

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TELEPHONE: 422-14

De toutes les servitudes, le salariat est la pire.

LEDRU-ROUEN.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Révoltes d'Esclaves

L'édifice pourri de notre société craque de deux parts ; et c'est une joie de constater ces lésions et ces fissures. Car il se raîtrait vraiment trop triste de crier sans répit aux chaumes des malheureux insensés qui maîtrisent et embellissent avec zèle les murs de leur propre prison. Il y a aussi un certain nombre de démolisseurs et, si timide qu'il soit, leur coup de pioche est bon et salutaire.

Le mot paraîtra un peu bien fort, appliquée aux pacifiques grévistes qui, là et là, se servent la ceinture pour arracher à leurs patrons d'insignifiantes et problématiques bries de mieux-être. Et ils seraient tout les premiers à protester : ouvriers honnêtes, sages et dignes, leur ferons-nous l'insure de les prendre pour des révolutionnaires ?

Nous ne leur ferons pas cet honneur. Mais nous leur dirons simplement qu'il ne leur faudrait qu'un peu de logique pour le mériter.

Les employés des tramways de l'Est-Parisien se révoltent contre l'arbitraire de leur compagnie. Ils veulent que les concessions, arrachées de haute lutte, dans les dernières grèves, ne deviennent pas peu à peu lettre morte. Ils prétendent aussi jeter un regard sur leurs propres affaires et ne pas accueillir avec une reconnaissance aveugle les chiffres auxquels on daigne régler leurs comptes de retraite.

Enfin, les détrousseurs impudents qui s'engrangent de leur travail poussent trop loin le sans-gêne.

Ils auraient le front de leur faire endosser la responsabilité des pannes fréquentes, produites par un matériel défectueux et hors d'usage.

Parce que leur cupidité a restreint le personnel, elle souhaiterait imposer à ceux qui restent, un supplément gratuit de besogne. Cela, non plus ces éternels esclaves ne le peuvent supporter.

A Trézé, l'exploitation patronale, toujours la même dans sa diversité, essayait, pour accroître encore ses bénéfices, de réduire les minces salaires des ardoisières. Quatre-cents bravos lui répondirent en se croisant les bras : ils refusèrent momentanément d'être ses actifs et dévoués chercheurs d'or.

Les campagnes elles-mêmes que l'on avait accoutumé de considérer comme les asiles inviolés de la résignation, finissent par secouer leur séculaire torpeur, et par renaitre à la vie sous l'aiguillon du besoin et de la révolte.

Ils furent près de huit cents, à la Bourse du travail de Montpellier, qui, pour se donner du cœur, se mirent à chanter l'*Internationale*, et décidèrent d'un commun accord qu'ils laisseraient la bête en paix et le sol en friche, tant qu'on ne leur accorderait pas ce qu'ils réclamaient. Oh ! ce n'est pas grand-chose : des salaires variant entre 3 fr. 50, 4 fr. 50, 5 francs, mais ce peu, ils l'exigent. Ils entendent surtout se solidariser aussi étroitement que possible et limiter la concurrence néfaste qui rime les proletaires les uns contre les autres : plus de renvois pour faits de grève ; plus de travail à forfait et par suite au rabais, un roulement à établir entre les syndiqués, pour l'embauchage dans les temps de morte-saison.

Malgré ses remparts de règlements draconiens, ses Biribis, ses tortures moyennes et ses exécutions sommaires, à la turque, l'armée archaïque, comme la glèbe et l'atelier, est bien forcée à son tour d'admettre l'heureuse brèche.

A Versailles, des soldats du génie, — toute une compagnie, — dirigeaient en bon ordre et au pas vers le champ de manœuvre, situé sur la route de Saint-Cyr, près du parc aérostique. Rien ne faisait prévoir que ces moutons moutonnants, suivant comme un seul troupeau leurs bergers et leurs chiens, avaient des dénis, quelques part et s'apprêtaient à les montrer.

Les voici arrivés. On leur ordonne de se mettre à l'ouvrage, car, pour le compte de l'Etat, après le fusil, c'est la pioche qu'ils doivent manier, les pauvres forçats en uniforme ! Eh quoi, ils ne bronchent ! Douze d'entre eux se détachent, en avant-garde, et déclarent qu'ils ne peuvent reprendre leur travail — un travail très pénible — tant qu'on ne leur donnera pas une nourriture meilleure et plus abondante. On leur fait des promesses dilatoires : plus tard, on verra, on en parlera aux chefs supérieurs. Mais ils connaissent l'antienne, et ils ne mordent point à l'appât. Les sergents et le capitaine usent, contre cette ténacité, toute leur salive et toute leur rhétorique. En guise de réponse, les douze porte-paroles leur

tournent le dos et s'acheminent vers le quartier. La compagnie entière s'ébranle et leur emboîte le pas.

Le plus beau c'est que, finalement, le général Boucher de Morlancourt reconnaît le bien-fondé de leurs griefs, frappa de quinze jours d'arrêts un officier coupable d'avoir montré peu d'empressement à les transmettre, et ordonna d'élargir le demi-quartier de fortes têtes, tout d'abord jetés en cellule, comme boucs émissaires.

Petite victoire, mais victoire cependant. Ne pas absorber, les yeux fermés, n'importe quel exécutable rata, c'est déjà, dans l'essentiel, stupidité du numéro-matricule, un léger réveil du moi volontif et de l'intelligence humaine.

Nous n'en apercevons pas moins les pêcheurs de mandats en eau trouble qui rôdent, tels des cafans, autour des grèves. Et le bon patron, cette absurdité chimère, nous semble voisiner de fort près avec la bonne armée, cette irréalisable utopie.

Conseillers généraux, préfets, maires, députés, ministres, et jusqu'aux simples directeurs de ministère, et jusqu'aux modestes juges de paix, tout ce monde chamarre de sinécuristes, dépense un zèle inouï à mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce, à s'interposer comme arbitres entre les ouvriers et les employeurs. Le président du tribunal tient même de la loi le pouvoir de déléguer un tiers à ce rôle, si ceux qu'ont nommés les parties n'arrivent pas à s'entendre.

Nous abandonner à ces privilégiés bien appointés, faiseurs ou exécuteurs de législations répressives, n'est-ce pas, nous qui trimpons et n'avons rien, nous livrer corps et âme à l'ennemi ? La bonne volonté de ces puissants, envers nous, poussée au maximum, ne saurait franchir la limite de la pitié ou du calcul, de l'humilité ou de la concession. Mais alors, malgré leurs minauderies, ils font en réalité cause commune avec le patron. Et nous, notre intérêt véritable serait que cet inutile et oppressif intermédiaire disparaisse complètement. Ce n'est pas à être salariés un peu plus, que nous devons viser, mais à ne l'être plus du tout. La force du patronat consiste à nous avoir dans sa main, comme des outils, qu'il choisit ou qu'il rejette presque à sa volonté, et comme des esclaves, qu'il achète à vil prix, les maintenant toutefois dans des conditions inégalées, afin qu'ils soient divisés entre eux. Nous ne serons libres que du jour où nous aurons dépossédé nos maîtres des instruments de production, pourvu toutefois que nous n'ayons pas la sottise de créer des hiérarchies et par suite des chaînes nouvelles.

L'armée n'est pas davantage susceptible de s'améliorer sérieusement : une vipère ne saurait que piquer et que mordre. Que vous le dresse avec tant de soin à manœuvrer ? Peuvent-ils avoir une autre cible que les sans-le-sou de tous les pays, d'en deçà comme d'au-delà des frontières ? Ces vastes tueries, si manifestement contraires à nos intérêts, ne peuvent se perpétrer qu'à la faveur d'une étroite discipline, où le cœur s'écrase et s'annihile.

La libre discussion, pour l'armée, équivaudrait au suicide. Aussi me plaît-il que le petit soldat ait eu, en passant, voix au chapitre, ne serait-ce qu'en une question de menu. Pourvu, cependant, qu'il réfléchisse, que la note, c'est nous qui la régions et que le véritable progrès serait de la déchirer et d'en jeter au feu les morceaux.

Silve.

LA CHIOURME

La société capitaliste est admirablement défendue par presque tous les pauvres, fiers de leur œuvre comme saint Labre s'enorgueillissait de sa vermine. Que les bourgeois luttent par tous les moyens, avouables ou non, pour la conservation de leurs privilégiés, le maintien de ce qu'ils ont l'audace d'appeler l'ordre social, rien de plus naturel : ils sont conséquents avec leurs principes, logiques dans l'erreur. Leur proie est si savoureuse qu'ils agiraient comme des aliénés en la lâchant pour l'ombre, puisqu'ils font semblant de croire à la nécessité de leur parasitisme.

Mais c'est qui me déconcerte, c'est l'avènement avec lequel les exploités étaient de leurs robustes épaulas l'éifice monstrueux qui les écrase.

Les prêtres, hommes de ténèbres ; les magistrats, individus redoutés et redoutables ; les gouvernants, vampires des nations ; les fonctionnaires de tout emploi, de tout uniforme, paresseux, pleins de suffisance, d'orgueil et de cynisme, ces gens-là, par ignorance, par préjugé, jouent leur rôle

sans en soupçonner parfois la malfaillance, la cruauté. Leur instruction, faussée à l'origine, leur éducation vicieuse à la base, le milieu corrupteur dans lequel ils ont été jetés par la cécité universelle les empêchent de penser avec justesse. Leurs actes sont la conséquence de leur cécité. Ces personnes sont comme certains arbres : elles produisent des fruits vénérables. Les humains mangent ces fruits et en meurent.

Ce qui porte ma stupéfaction au comble est le phénomène suivant, phénomène dont je sais les causes, mais qui m'efface tout de même : Le peuple ou, si vous préférez, l'individu en admiration devant un des organismes d'oppression de la bourgeoisie ou médisé par des êtres étranges composant la chiourme.

Parce que des hommes, impulsés par l'intérêt du moment, dominés par l'instinct de conservation, mus par la passion, mouvementés par de multiples influences, chez qui la raison fait entendre sa grande voix ou est quelquefois obscurcie ; parce que des citoyens, pris par la misère, la révolte, jetés dans un monde qui les broie ou s'oppose à la satisfaction de leurs besoins, de leurs désirs normaux, ou que d'autres, victimes de leur déchéance, de leurs tares ou de leur impuissance, incapables de se réaliser dans le sens de l'ufle, de l'harmonie, du respect, ou ne pouvant pas tenir compte de certaines prescriptions de la loi, des conventions sociales, ou enfreignant malgré eux les lois naturelles ; parce que tous ces hommes, pour des raisons diverses, soulevés par des mobiles multiples, obéissant à leur intelligence ou entraînés par des directions contraires, les uns avec lesquels je suis et qu'on ne comprend pas, les autres rendus mauvais ou dévoyés par l'immense tourbillon des forces mauvaises ; parce que des hommes veulent se sauver en transformant l'humanité, ou que d'autres l'assassinent avec des actes regrettables. Or, trois exécutions capitales avaient lieu peu après, au mépris de la parole donnée. L'orateur cite un journaliste lyonnais qui écrit : « Si Deibler se montre jamais sur une de nos places avec ses hideux bois de justice, cassons-les lui sur le dos. » Il faut agir et non parler, conclut Henriette Meyer.

Antourville dit que Spano, bien qu'il eût été toute sa vie la contraire d'un révolté, nous fait à tous honte de notre veulerie par l'énergie de sa révolte finale. Un ouvrier qui a été sous les ordres de Macé, vient montrer quel homme était ce contre-maître et quelles avanies il faisait subir à ses subordonnés.

Un radical-socialiste de Courbevoie, qui a fait une enquête à Puteaux, dit que la semaine ayant précédé le meurtre, Spano était réduit à la plus noire misère.

Libertad déclare que l'acte de Spano,

comme celui du bourreau découlent de la même logique sociale : « Nous sommes tous les mêmes graine d'assassins » dit-il. Un jury ouvrier, ne vaudrait pas mieux. C'est la société tout entière qu'il faut changer.

Mme Petit s'indigne contre les femmes des jurés, du procureur général, du bourreau, de M. Loubet, qui laissent se perpétrer l'assassinat légal. Elle compte beaucoup sur les femmes pour en finir avec cet état de choses.

Beaujolais et divers autres orateurs prennent la parole contre la peine de mort.

Une pétition circule dans la salle, demandant que la peine dont a été frappé Spano soit réduite à de justes proportions : elle se couvre de signatures.

Un ordre du jour tendant à la suppression de la peine capitale est adopté à mains levées et à l'unanimité.

CONTRE LA PEINE DE MORT

Mardi soir, avait lieu à la Bourse du travail, un meeting de protestation contre « le verdict de classe » rendu par le jury de la Seine, qui, le 29 janvier, condamnait à mort l'ouvrier italien, Spano, pour avoir tué le contre-maître Macé, qui l'avait mis à la porte de l'usine Edeline, à Puteaux.

Bousquet montre que la société tout entière est basée sur le meurtre et que, par suite, elle n'a pas le droit de punir l'assassin.

Henriette Meyer raconte la démarche qu'elle fit en 1902 auprès de M. Loubet pour l'engager à faire toujours usage de son droit de grâce en faveur des condamnés à mort :

« Oui, dit-il, la vie des Français m'est profondément chère. » Mais pour celle des indigènes de nos colonies et celle des étrangers, il demandait à faire des réserves.

Or, trois exécutions capitales avaient lieu peu après, au mépris de la parole donnée.

L'orateur cite un journaliste lyonnais qui écrit : « Si Deibler se montre jamais sur une de nos places avec ses hideux bois de justice, cassons-les lui sur le dos. » Il faut agir et non parler, conclut Henriette Meyer.

Antourville dit que Spano, bien qu'il eût été toute sa vie la contraire d'un révolté, nous fait à tous honte de notre veulerie par l'énergie de sa révolte finale.

Un ouvrier qui a été sous les ordres de Macé, vient montrer quel homme était ce contre-maître et quelles avanies il faisait subir à ses subordonnés.

Un radical-socialiste de Courbevoie, qui a fait une enquête à Puteaux, dit que la semaine ayant précédé le meurtre, Spano était réduit à la plus noire misère.

Libertad déclare que l'acte de Spano, comme celui du bourreau découlent de la même logique sociale : « Nous sommes tous les mêmes graine d'assassins » dit-il. Un jury ouvrier, ne vaudrait pas mieux. C'est la société tout entière qu'il faut changer.

Mme Petit s'indigne contre les femmes des jurés, du procureur général, du bourreau, de M. Loubet, qui laissent se perpétrer l'assassinat légal. Elle compte beaucoup sur les femmes pour en finir avec cet état de choses.

Beaujolais et divers autres orateurs prennent la parole contre la peine de mort.

Une pétition circule dans la salle, demandant que la peine dont a été frappé Spano soit réduite à de justes proportions : elle se couvre de signatures.

Un ordre du jour tendant à la suppression de la peine capitale est adopté à mains levées et à l'unanimité.

UN TÉMOIGNAGE

Cité comme témoin pour notre camarade Yvelot, dans le procès du *Nouveau Manuel du Soldat*, Laurent Tailhade, retenu par un accident, adresse à l'avocat d'Yvelot la lettre suivante pour être lu à l'audience :

Paris, le 30 décembre 1903.

Mon cher Yvelot,

L'état de ma santé ne me permet point d'aller, ce matin, en personne, vous offrir au Palais de Justice, le témoignage de mon estime et de mon amitié. Je traîne encore la jambe droite, à la suite d'un accident de voiture qui m'a brisé à peu près la cheville. L'irruption du froid en a si bien réveillé les douleurs que je me vois contraint de garder la chambre pendant une couple de jours.

Votre *Manuel du Soldat* vous confère l'honneur d'une poursuite que vous envieront tous les gens de cœur. Ce noble petit livre a ému la bille noire de l'ex-ministre Alexandre Millerand. Il vous a, naguère, « flétris » en des termes qui vous couvrent de gloire. Cet enrichissement du socialisme, propriétaire de plusieurs maisons dans le quartier de la Sante, paraît avoir à cœur de donner une plus-value à ses immeubles en faisant incarcérer dans le voisinage les meilleurs d'entre nous. Sa colère, les lâches sorties du discours de Vierzon plaident en votre faveur plus haut que votre avocat et vos amis.

Ouvrier, ne devant qu'à vous-même votre culture intellectuelle, vous avez compris que l'armée, école de la rapine et de l'assassinat, est une survie excrable de temps à jamais révolus. Elle ne saurait avoir de place dans la civilisation. Le héros qui tue, le héros qui dévaste, idéal des peuples sauvages, dernier espoir du monde capitaliste, décroît peu à peu dans l'estime publique. Bientôt le massacre d'un million d'hommes n'imposera pas autrement qu'un assassinat

Le meilleur moyen pour soutenir le

LIBERTAIRE, c'est de lui faire des abonnements. 1 an, 6 fr. ; 6 mois, 3 fr. ; Extérieur,

isolé. A mesure que l'humanité prendra conscience d'elle-même, elle enveloppera dans une exécration pareille toutes les sortes de malfaiteurs, de conquérants et les esclaves, les généraux et les bandits, Napoléon et Lacenaire.

Vous avez cru l'heure opportune pour enseigner ces choses aux enfants du peuple. Au moment où l'armée ouvre ses cloaques à la jeunesse, vous leur avez dit que nul n'a le droit de tuer, fût-ce pour défendre la richesse et le bien-être de quelques cent mille privilégiés ; qu'il est absurde, qu'il est criminel de porter le deuil et la ruine chez de travailleurs comme eux ; que le mensonge des frontières, que l'illusion sanglante des patries ne méritent point qu'on leur offre des victimes humaines, que l'égorgement des peuples au nom de ces chimères scélérates est un crime encore plus hideux que le meurtre isolé puisqu'il crée en un seul jour tout un monde exécitable de haine et de douleur.

Le grand Tolstoï prêche cette doctrine. Attestez son beau nom, mon cher Yvetot, devant la cour d'assises ; attester la pensée ardente et fraternelle de tous ceux qui, cœlèbres ou obscurs, n'ont pour la guerre, pour la caserne, que de l'horreur et du mépris.

Artistes, poètes, écrivains, journalistes, savants et prolétaires, les gens de bien sont avec vous, vous que dénoncent à présent les champions intéressés de l'antique férocité religieuse et militaire. Puis, s'il vous faut encore un illustre suffrage, attester le colonel Marchand. Il y a quelques jours à peine, dans le *Gil Blas*, celui que tous les comptoirs de la *Patrie française* nomment le héros de Faschoda, proclamait hautement son aversion pour la guerre, impie et démoralisante, pour la guerre qui fait de chaque soldat un voleur et un bourreau. Ajoutez que l'homme qui écrit ces paroles véridiques est le seul officier, depuis l'avènement du nationalisme, ayant tiré son épée à d'autres fins que de gratter des bordereaux ou de porter armes devant la procession ! Vous marchez vers l'avenir. L'avenir appartient à ceux qui lui donnent leur foi.

Et, demain, sans doute, les jeunes hommes que ne souillera plus cet esclavage de la conscription, que le régiment n'instruira plus dans l'art de tuer comme des fauves et d'obéir comme des brutes, associeront votre mémoire au souvenir des combattants héroïques, des précurseurs qui, malgré les vengeances d'un monde à son déclin, fondèrent une cité plus douce, de raison et de paix.

Mes deux mains.

Laurent Tailhade.

CHICHI PARLEMENTAIRE

Les grèves agricoles ont eu leur répercussion jusqu'à la tribune de la Chambre française. Là, dans ce milieu où on ne cultive que la poire, il a été beaucoup parlé du mouvement des ouvriers de terre, qui est des plus intéressants.

Mossieu Lasies, porte-parole de toutes les réactions, est venu gémir sur le malheur des temps. Il a beaucoup plaint ces pauvres propriétaires viticulteurs ou agriculteurs. Il a chargé les travailleurs des champs de toutes sortes de méfaits. A l'en croire, les grèves du Midi ne seraient rien moins qu'une jacquerie aussi sanglante que bien organisée. A l'écouter, un frisson de terreur a dû parcourir le corps des possesseurs du sol, des bourgeois qui l'entendaient.

Le président du conseil est venu ensuite,

qui a tenté de montrer à nos vingt-cinq francs, combien les dires de leur collègue Lasies étaient exagérés. M. Combes affirma, la main sur son cœur, que les grevistes de Narbonne et des environs n'étaient que de petits saints, qu'ils songeaient à s'amuser et non à prendre le bourgeois. Hélas !

Point n'est donc besoin de réprimer, comme le voudrait le député du Gers, le mouvement agricole actuel.

N'habitant point les régions en grève, je ne puis opiner pour l'une ou pour l'autre des affirmations. M. Lasies exagère certainement en disant que tout est à feu et à sang. Mais, M. Combes me paraît, dans son désir de rassurer les *dignitaires*, pousser un peu loin l'exagération contraire.

La vérité est que les ouvriers agricoles sont les d'être exploités sans vergogne par un patronat sans pudeur comme sans ame. Ils montrent les dents, exigent des salaires plus rémunérateurs. Et, comme ils n'y vont pas par quatre chemins, les patrons mettent les pouces un à un.

S'ils consentent à accorder à leurs esclaves quelques sous de plus, les propriétaires terriens ne le font que contraints par la force. La crainte d'une musique qui rappelle de fort loin la *farandole*, les fait seuls agir ainsi.

Voilà ce qui fait peur à M. Lasies, et, voilà ce que M. Combes ne veut pas avouer. C'est pourquoi on a consacré tout un après-midi au Palais-Bourbon, à ne faire que du chichi.

Noël Paria.

VERS LES GIFLES

Dans la province où je suis un moment les voilà qui défilent avec un drapeau guindé de papiers polychromes, tintinnabulant de médailles et de tous oripeaux par quoi l'homme civilisé atteste sa proche parenté avec le sauvage des îles Pomotou.

Qui ? Les animaux humains choisis pour la boucherie tricolore et la maison de tolérance : Caserne. Ils beuglent à l'envi, entre hoquets d'hommes saouls, les hymnes patois, contre l'étranger, sans songer que le fait seul de parler un autre langage que celui de l'Île-de-France, évoque le temps peu lointain où la Bretagne était comme la Germanie hostile à l'embryon de France.

Pauvres, pauvres cervelles que le *recteur* met à l'envers et prépare aux déformations immenses du militarisme. Savez-vous vers quoi se dirigent vos pas chancelants de l'ivresse éthylique et patriarde : Vers la gifle !

Oui, vers la gifle. La gifle du cabot ou du pied-de-banc, qui vous considérez, pour ce qu'en réalité près de lu' vous êtes bien, pour des bêtes de somme, vous allongeront le soufflet régimentaire parce que vous aurez oublié qu'un *galonné* a droit à deux rations de café au lieu d'une. Le fait vient d'arriver dans la garnison de La Roche.

Vous allez vers la gifle : le marchis de Grenoble a frappé ces temps derniers avec l'ultime brutalité un des « hommes » : coud, deux jours de consigne.

Vous allez vers la gifle : un sergent de mousquins vient de fustiger d'une sorte de cravache un *bleu* arrivé récemment à Cherboug.

Vous allez vers la gifle et vous êtes contents, vous qui dans le juste orgueil de vos vingt années ne supporterez pas que la main d'un père respecté effleure votre joue, vous allez tendre la figure au soufflet militaire et vous croirez de bonne foi que cette lâcheté aidera l'avenir à voler de nouveau les provinces d'Alsace à quelque autre despot que ceux qui vous oppriment.

Je sais que les bêtes supportent volontiers

les coups : le soldat sous sa pelure d'ignominie, n'est qu'une sorte de bête un peu plus ridicule que les autres vêtues de leur peau naturelle ; toutefois sous cette enveloppe bat un cœur et c'est pourquoi il est permis de s'étonner qu'on ne voie davantage de crimes ou désertions.

Eugène Lercolais.

LA SOUTANE

Ballade dédiée aux mères du Val-Fleury et de tous autres lieux

Jean Chabrol, en religion frère Anobert, vient d'être arrêté au Val-Fleury sous l'accusation d'attentat à la pudeur sur la personne de cinq enfants âgés de moins de neuf ans. Le satyre a fait des aveux complets.

(Les journaux).

*Dans tel bourg, hier si joyeux,
Quelle détresse s'insinue ?
De quel deuil s'y vident les yeux ?
Quelle est donc l'effroyable nue
Par quoi le rayon s'allume ?
De quel criminel au-delà
La stupeur est-elle advenue ?
— La Soutane a passé par là !
Des pères au front soucieux,
Y parlent de « déconvenue » ;
Des mères maudissent les cieux
D'avoir, en leur foie saugrenue,
Jadis souhaité bienvenue
A Baslus, à Loyola.
Leur colère en vain s'exténue :
La Soutane a passé par là.
D'un venin lent, pernicieux
On a souillé sans retenue
De leurs bâbins délicieux
Le cerveau neuf et la chair nue.
Esi-il donc de source inconnue
Ce poison qui les mûra ?
— C'est le Dogme qui continue :
La Soutane a passé par là !*

LEON de BERCY.

LIVRES A LIRE

COUP D'OEIL SUR L'AVENIR

En effet le célèbre Alfred Wallace a malheureusement trop raison quand il écrit, en terminant la relation de son voyage : « En comparaison de nos étonnantes progrès dans les sciences physiques et de leur application pratique, nos systèmes de gouvernement, de justice administrative, d'éducation nationale, toute notre organisation sociale et morale sont à l'état de barbarie. »

Jamais notre éducation n'a été aussi complète, notre enseignement incomplet, insuffisant, le mensonge caché sous le vernis extérieur de notre civilisation, ne pourront triompher de cette barbarie morale et sociale. Il faut revenir complètement, sincèrement à la nature et à ses lois. Mais pour que ce retour soit possible, il est nécessaire que l'homme connaisse et comprenne sa vraie « place dans la nature ». Comme le dit très bien Fritz Ratzel, « l'homme alors ne s'imaginera plus qu'il est en dehors des lois naturelles ; il s'efforcera au contraire d'appliquer ces lois dans ses actions et dans ses pensées, et il tâchera de régler sa conduite conformément aux lois de la nature.... »

Ern. HAECKEL.

Extrait de « Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles » par Ernest Haeckel. Schleicher frères, éditeurs.

L'Organisation du bonheur (1)

CHAPITRE III L'ABSURDITE DE LA PROPRIETE (suite)

La propriété de la substance traitée est un préjugé absurde.

Nous avons montré, pour la *substance brute*, que les travailleurs qui l'extraient et la répartissent ne peuvent pas plus que les autres, en être considérés comme propriétaires. Il nous reste à faire la même démonstration pour la *substance traitée* et à expliquer pourquoi ceux qui contribuent à son traitement et à sa répartition ne peuvent, pas plus que les autres, en être considérés comme propriétaires.

En effet, constatons d'abord qu'un homme quelconque, où qu'il soit, livré à ses propres moyens, ne pourrait distiller un seul morceau de charbon s'il lui fallait se procurer ce morceau et, par conséquent, si un nombre incalculable d'hommes du passé et du présent n'avaient pas travaillé au cours des siècles et ne travailleraient pas sans relâche dans le présent. Déduisons de cette simple constatation cette conséquence que l'idée de propriété exclusive d'une quantité, si faible soit-elle, de gaz d'éclairage par un seul individu, quel qu'il soit, n'a pas sa raison d'être.

Demandons-nous maintenant si l'on peut attribuer à un travailleur une idée de *quotepart* de propriété de la substance gaz d'éclairage et s'il est possible d'évaluer cette quote-part.

(A suivre).

Paraf-Javal.

FÉMINISME

A Henri Duchmann

Permettez-moi, cher camarade, de prendre la défense du « féminisme » — puisque c'est ainsi qu'il est convenu d'appeler l'ensemble de nos révoltes de femmes.

Je me demande, en vérité quelles « féministes » vous avez pu entendre, pour vous faire de notre doctrine une conception aussi... bizarre. Toutes celles, et *tous ceux*, que je connais (car il y a des hommes parmi nous, des hommes à l'esprit droit, à l'âme généreuse) ne négligent pas une occasion de déclarer, et d'expliquer, que le féminisme — contrairement à ce que vous dites — est une déclaration de guerre, non à l'homme — c'est-à-dire à toute une moitié de l'humanité, dont nous avons besoin comme elle a besoin de nous — mais aux institutions, à l'organisation sociale monstrueuse, qui méconnaît son unique raison d'être, en s'alliant contre nous à la Nature marâtre, au lieu d'en adoucir les lois et d'en atténuer les erreurs.

Votre tort, mon cher camarade, — tort commun, d'ailleurs, à un certain nombre de libertaires qui parlent du féminisme sans le connaître — votre tort, dis-je, est de raisonner comme si l'homme et la femme se trouvaient actuellement dans les mêmes conditions sociales, ce qui n'est pas. Vous semblez ne point comprendre que, pour vivre en marge de la Société, pour s'affranchir des lois et des mœurs, il faut être une femme, en raison de la situation particulière que lui ont faites ces mœurs et ces lois, infinitiment plus de courage et de hardiesse qu'à un homme.

Vous dites par exemple :

« Si la femme se trouve exploitée dans le mariage par un homme brutal, ivrogne, grossier ou faîneant, le moyen est simple de ne pas courir cette chance, il suffit de ne pas se marier. Le mariage a ses conséquences, etc., etc. » Ah ! vraiment... vous trouvez que le moyen est simple ?... Vous croyez qu'il suffit de ne pas se marier ?..... Nul n'est plus que moi — vous le savez peut-être — partisan de l'union libre. Mais « union libre » n'est pas malheureusement, synonyme de « union illégale. » L'union véritablement libre — basée uniquement

(1) Voir le *Libertaire* à partir du 29 août 1904.

ESSAI SUR L'Individualisme Essentiel par André VEIDAUX

Cessons maintenant d'ergoter... En somme, le discours précédent reprend la question que nous avions étudiée jusqu'ici, en revue à contre-jour. Nous disions auparavant : à l'origine, sociétisme intégral, individualisme nul ; à la fin, sociétisme nul, individualisme intégral ? — Eh quoi ! sociétisme intégral serait-il devenu synonyme d'individualisme intégral ? L'individualisme se serait-il incontinent métamorphosé en sociétisme ? Erreur. La notion positive de l'individualisme collectif réprouve la confusion avec le sociétisme, toujours collectif, lui. L'individualisme ne s'égare pas sur la collectivité, sur la société. Il n'y a que l'uni-individualisme. Le pluri-individualisme n'est qu'une fiction, qu'une gageure fantasmagorique. Aussi, dans l'alinéa précédent, jusqu'à la phrase relative au corps humain, veuillez substituer partout au terme *individualisme* le terme *sociétisme*, — et le paternalisme aura vécu.

Je ne reviendrai pas là-dessus. Toutefois, procédant synthétiquement du simple au complexe, je conçois parfaitement — car il faut être sincère et être sage — que certaines dispositions générales, que certains effluves d'induction semblables à ceux de l'induction électrique que certaines affinités ou sympathies irrésistibles, que certaines combinaisons caractéristiques d'individus, déterminent leur cohésion, déterminent aussi la production du phénomène d'individualisme collectif, sous la réserve que l'envers de ce collectivisme individualiste montrera sans doute des vulgarités et des caprices propres aux « ames-sœurs ». En chimie, n'observe-t-on pas des composés, des groupements de corps, qui se comportent exactement dans les réactions avec la fixité des corps apparemment simples et qui dans l'écriture des équations se peuvent mettre entre parenthèses, indiquant par là l'indépendance circonstancielle de leur régi-

me affinitaire ? Lors il ne sera pas abusif de transposer du domaine physique dans le domaine psychique la portée de cet exemple.

D'ailleurs, qu'est-ce que l'homme ? Doit-on considérer cet organisme pluri-cellulaire comme une colonie d'éléments et de fonctions distinctes ou comme un *polyzome harmonieux d'autonomie et de solidarité* ? Nous référant à la comparaison chimique précédente, nous inclinons vers cette dernière interprétation. Les unicellules exercent leur part d'individualisme formant sans doute des colonies fonctionnelles, mais ces colonies restent unies par les liens de la plus étroite solidarité et la confédération de leurs physiologies, la connexion de leurs névroses, la fusion de leurs histologies dans l'unité corporelle, dans la synthèse cérébrale, constituent un indéniable système individualiste, mais il suffit de l'observer pour voir que l'ensemble de l'organisme n'est pas tout, mais elle explose beaucoup de choses. L'erreur sociocentrique jusqu'ici a-climatique commente remarquablement le mensonge des mœurs privées et publiques. Le jugement que l'on adopte ordinairement pour ce qui concerne l'origine de la société, celle de l'homme social, et leurs rapports policiers et hypocrites, n'ont pas peu contribué au maintien de cet état de choses, triste infiniment.

conscience, la plupart exploitent la situation en laquelle ils ont foi, dont ils ont été les témoins natifs et que l'exemple amenant les engage à perpétuer machinalement.

La bonne foi dans l'ignorance, la sottise et la malaisance n'excuse pas tout, mais elle explose beaucoup de choses. L'erreur sociocentrique jusqu'ici a-climatique commente remarquablement le mensonge des mœurs privées et publiques. Le jugement que l'on adopte ordinairement pour ce qui concerne l'origine de la société, celle de l'homme social, et leurs rapports policiers et hypocrites, n'ont pas peu contribué au maintien de cet état de choses, triste infiniment.

XIV SYNTHÈSE INDIVIDUALISTE

En effet, l'opinion la plus libérale en morphologie sociale procède de l'homme, que l'on dit élément, cellule, à la société que l'on qualifie de pluricellule, de corps. On fait de l'homme l'embryon de toute organisation subséquente, le ferment de vitalité de l'œuvre collective. Dans ce système, la société créée par l'homme social, et sa chose aura suivi un développement organique directement parallèle au sien. Mais nous savons maintenant que la société et la société sont deux manifestations du dynamisme de la nature lointainement simultanées, coexistantes, d'ordre et de substance intimement complémentaires, dont la somme arithmétique des actions et des réactions réciproques est constante, dont les influences positives ou négatives s'exercent selon la valeur des facteurs qui constituent le milieu dans le temps, dans l'espace et dans la matière : le sentiment socialiste s'affirme en contradiction d'évolution avec le sentiment sociétiste, l'évolution individualiste provoquant l'augmentation économique, mentale et psychique du sociétisme et libérateur contre la dimension disciplinaire de la société.

Si donc tutelle il y eut, il y a encore, il y aura toujours infinitésimale, c'est celle de la société sur le sociétisme, du sociétisme positif sur l'individualisme négatif. Le sociétisme que l'individualisme propulse, éternel antagoniste de la société, se défend, attaque et conquiert le terrain. Il ne saurait qu'en conquérir alors que la société ne saurait qu'en perdre en définitive, puisque

qu'elle est l'expression enveloppante et pénétrante de la passivité, de l'inconscience et de la discipline du sociétisme collectif, et que cette passivité, cette inconscience, cette discipline, sont diminuées à chaque instant par les différenciations libertaires successives imputables au génie industriel des sociétés supérieures, individualistes, solidaires avec leur époque. En un autre langage plus saisissant, l'individualisme serait parti de O et de sociétisme-socialisme de 1, le sens de l'évolution dirigeant le premier vers l'unité et le second vers le néant.

Et la preuve typique la voici, dans ce dialogue entendu à tous les coins de rues... un peu bien fréquentées :

— La société est mauvaise.

Pas de permanence, cohésion quand la nécessité s'impose.

3^e Je place les causes de la question sociale dans cet ordre économique, politique, intellectuelle, religieuse.

La cause économique devrait disparaître la première faisant place à une organisation de travail, où la répartition des produits serait de plus en plus équitable. Après nous être débarrassés des parasites jouisseurs, les exploiteurs.

Mais on s'apercevra qu'il reste encore des parasites, ceux de la bureaucratie, du fonctionnariat, des religions. C'est la cause politique, la centralisation. Etat qui disparaîtra faisant place aux groupements d'individus plus aptes et plus consciens. Les parasites viendront alors se fondre dans les groupements de production.

Avec l'Etat s'écroulera l'enseignement officiel qui est dépendant de cette centralisation.

Enfin la cause religieuse disparaîtra la dernière, elle est la plus tenace, la plus ancienne, elle a ses racines dans le cerveau, dans la pensée, c'est une tare laissée par les générations. Il faut un cerveau ayant largement étudié les causes de l'univers pour effacer le doute que l'on recèle sans cesse et qui subsiste quand même.

4^e Les causes de la question sociale sont complexes, les moyens d'action doivent l'être également ; seul, le propagandiste conscient sait agir, mais il est plus ardent s'il se sent secondé, s'il vient renforcer son énergie au milieu de camaraux luttant aussi.

Le groupement s'impose contre la cause économique : sabotage et syndicat avec la grève générale révolutionnaire ; coopération de production et de consommation en évitant surtout de créer les indispensables et les fonctionnaires de Cercles de Libre Pensée, d'Etudes, bibliothèques, conférences, causeries, U. P. Elimination absolue d'individus voulant user de leur influence pour obtenir ceci ou cela des Pouvoirs publics. Chacun sait que les Pouvoirs publics ne lâchent les réformes que lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent reculer.

Partout action directe de la masse réagissant par elle-même sur les causes qui l'oppriment : c'est le seul apprenant d'hommes voulant faire leur affaire eux-mêmes.

5^e L'alliance est possible sur les terrains économique et politique, ou bien alors ces camarades ne sont pas anarchistes, sur le terrain intellectuel et religieux dont les causes me semblent devoir disparaître dans un avenir plus éloigné, l'alliance est difficile sinon impossible.

Les camarades végétariens ou naturens, etc. ne sont pas des adversaires redoutables, ils tentent comme nous à faire disparaître l'exploitation et le parasitisme, leurs idées philosophiques ne peuvent avoir aucune portée sociale. Tout concours à un progrès vers moins d'efforts, plus de bien-être et non le retour à l'âge des cavernes. Je conterai en passant une anecdote que les végétariens peuvent méditer : ils ne connaissent pas.

Elie Reclus dinait en compagnie d'un végétarien : ce dernier expliquait son horreur du sang, sa souffrance à la vue d'un animal qu'on égorgue, etc., etc. La conversation tombe, d'une chose à l'autre, aux objets usuels. Reclus dit tout à coup : « Quelle belle paire de bottines vous avez là : ce n'est pas un bottier qui vous a fait ça ; elles ont l'air souple. »

— Comment, mais si, répond le végétarien, c'est mon bottier. Qui vouliez-vous que ça soit ? Vous ne voyez pas que c'est du veau ?

— Comment, vous dites, c'est... c'est du veau. Oh ! la pauvre bête ; répond Reclus.

6^e L'alliance est possible sur le terrain économique, élimination faite des politiciens. En écartant la tutelle des travaux publics, tout au moins.

8^e Mettre mon idéal le plus possible en rapport avec mes actes. Vivre en libertaire avec ceux qui m'entourent et avec lesquels je suis en rapport. Eviter d'exploiter autrui ou de contribuer à son exploitation. Tout individu ayant un métier qu'il peut exercer sans le concours au patronat doit essayer de s'affranchir de cette tutelle ; s'il a besoin des camarades, qu'il en fasse ses compagnons, ses égaux, et non pas des exploités. On arriverait ainsi à un groupe de production.

9^e Pour moi l'anarchisme reste ce qu'il était. Il ne peut pas être un parti sans tomber à régression, à contrainte. Il restera ce qu'il est, en dépit des théories savantistes des snobs de l'anarchie.

Agissons tous sur tous les terrains, dans tous les groupements, au lieu de nous avancer et de nous quereller sur des mots. On arrive à l'outrance, non à celle qui fait naître les circonstances capables de changer la face de la société, mais à cette outrance fantaisiste qui arrête les plus beaux élans et font de la société une chose inerte, incapable d'agir.

Si nous ne saisissons pas les moyens pratiques pour arriver à faire des individus conscients, le troupeau des moutons existera toujours. Nous ne serons jamais qu'une poignée de convaincus, servant de chasse-pièce au parti politique le plus avancé.

En résumé, action directe de la masse, action des groupes et propagande dans les groupes.

COMMUNICATIONS

Syndicat général de la Cordonnerie, Dimanche 14 février à 2 h. 1/2 de l'après-midi, réunion conférence de propagande, Bourse du Travail, rue du Château-d'Eau.

L'Education libre du 3^e, 26 rue Chapon. — Ouvert tous les mercredis de 8 à 10 h. du soir, dimanche de 9 h. amidi.

Prochainement conférence sur le radium.

Causeries Populaires du 5^e, 30 rue Martrial, 68 rue Lhomond, à 8 h. 1/2 du soir. — Vendredi 12 février. — G. Roussel. Vingt-cinq ans de Révolution (Histoire Contemporaine). — Vendredi 19 février. — Paraf-Javal. Physique artistique : I La Couleur (avec expériences).

L'Action Théâtrale, — Rétentions Vendredi 12 février, 56 rue Mouffetard. Pianiste, orchestre, mandolinistes, à la disposition des groupes. Envoyer la correspondance à M. Sandrin, 11 impasse Cœur-de-Vey, Paris, XIV^e

Les Causeries Populaires des V^e X^e XI^e et XV^e, rappellent aux camarades que la visite au musée

de Saint-Germain dirigée par le camarade Vergal a lieu dimanche 14 février et que le rendez-vous est donné à la gare St-Lazare, salle des Pas-perdus au premier étage à 9 h. 1/2 afin de profiter de la réduction.

Les Causeries Populaires des X^e et XI^e, cité d'Ingotème 5, — Samedi 13 février 1904 à 8 h. 1/2, causerie sociologique. — Mercredi 17 février 1904, à 8 h. 1/2, causerie sur la virginité considérée au point de vue scientifique. Réponse à la causerie du camarade Narceau.

Les Causeries populaires du XVIII^e, 30 rue Muller, — Vendredi 12 février 1904 à 9 h. cours d'espagnol. — Lundi, 15 février 1904 à 8 h. 1/2 conférence par Paraf-Javal sur l'organisation du bonheur.

L'Aube sociale, 35, rue Gaulhey (dans l'avenue de Clichy) (17^e). — Vendredi, 12 février, Amyot du théâtre Antoine : La liberté au théâtre ; mercredi, 17 février, causerie entre camarades : Léon Cladel et son œuvre par le camarade Gonou.

SAINT-DENIS, — *La Raison*, 15, rue de la Boulangerie. — Vendredi 12 courant, à 8 h. 1/2, discussion sur la régénération humaine, par Mme Anna d'Aranowska.

LILLE, — Les camarades de Lille sont priés de se trouver aux réunions du groupe qui ont lieu rue du Bourdeau 38, Questions importantes pour le samedi 13 février. Le camarade Paul, du groupe de Lille désirent trouver des partisans des journaux pour tous pour envoyer des journaux et brochures dans le Nord et le Pas-de-Calais. Lui envoyer fonds, journaux, brochures et principalement adresse rue du Bourdeau, 33.

LYON, — *Groupe d'art social*, — Tous les camarades sont invités à la soirée familiale privée le samedi 13 février, à 8 h. 11/2 du soir, salle Bordat, rue Paul Bert, 17. Le camarade Francis Prost y traîera : 1^e Pourquoi il a créé le syndicat des irréguliers du travail ; 2^e but et moyen d'action de cette organisation ; 3^e les causes de la non-réussite. Entrée libre.

LIMOGES, — Les camarades sont informés qu'une réunion aura lieu dimanche 14 courant à 10 heures du matin, chez Guitard, 18, rue du Chinchauxaud.

TRELAZÉ, — Les camarades sont priés de remettre leurs journaux, une fois lus, au camarade Hamelin qui les expédiera aux adresses qu'on voudra bien lui donner ou aux institutrices et institutrices des communautés de Maine-et-Loire.

Ces envois nécessitent quelques frais.

Les camarades qui voudront y participer pour 15 centimes par mois n'auront qu'à le dire à Hamelin qui les inscrira et les tiendra au courant des recettes et des dépenses.

MARSEILLE, — *Le Milieu libre de Provence*. — Dimanche réunion à 6 heures ; à 9 heures grande soirée familiale. Les camarades sont informés que sous peu nous allons faire paraître une brochure intitulée : Communisme et Milieux libres. Il en sera envoyé autant d'exemplaires que la somme de 0, fr. 10 aura été autant de fois souscrite.

Pour les commandes, écrire au Milieu Libre de Provence, rue d'Aubagne, 11, Marseille.

Groupe Les Libertaires, — Les camarades sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu jeudi 18 courant, à 9 heures du soir, au bar Frédéric, rue d'Aubagne, pour les dernières dispositions à prendre pour les conférences de nos amis Louise Michel-Girault. Les camarades de Saint-Louis sont spécialement convoqués.

Samedi 20 courant, tous les lecteurs du *Libertaire*, *Temps Nouveau* et *l'Homme Libre* sont convoqués à une réunion qui aura lieu au bar Frédéric à 9 heures du soir.

PETITE CORRESPONDANCE

Eliacin, Vezian, — Martin de Bourges demande une réponse. Ne point mettre le titre du groupe sur l'enveloppe.

Demande à Eugène Lercolais pourquoi n'a-t-il pas répondu à la lettre des camarades de Bourges au sujet de son projet de nouvelle propagande puisqu'il ne l'a pas indiqué dans le *Libertaire*.

Pour répondre s'adresser à Martin Eug., avenue Nationale, 20, à Bourges.

J. P... Marseille, — Rien regu.

Henri Baullye, — La Chaux de Fonds demande si Baron a habité New-York en 1885-1886, Bickerstreet. Il désirerait entrer en correspondance avec lui.

3 février. — *Prénom* : Rebij. Nom : Krbtz. Numéro : fiskd. Ville : hiltre. Je n'ai pu lire le reste.

GUERDAT.

Alfred Paul demande l'adresse du camarade Graverend, Grand Quai, 23, Le Havre.

Reçu pour la Colonie d'Aigemont : Institutrice et instituteur de Lacroix (Constantine)

5 »

Leroux, instituteur (La Calle)

1 »

Deleuze, école Normale (Constantine)

3 »

Clais, école Normale (Constantine)

1 »

Liste Sérgent, architecte (Valescure)

22 »

— Darthon (Limoges)

14 75

— Leroy (Balan)

8 25

Anonyme

10 »

Liste Macqueron

4 »

Guillet (Domarin)

5 »

Total..... Fr. 74 »

Merci à tous.

FORTUNE.

COMPAGNIE P.-L.-M.

Cartes de circulation à demi-place sur le réseau P. L. M. et sur les autres grands réseaux français.

La Compagnie délivre des cartes nominatives et personnelles donnant le droit d'obtenir des billets à demi-tarif entre toutes les gares soit des sept grands réseaux (P.L.M. algérien et Petite Ceinture exceptés), soit de trois de ces réseaux, soit, enfin, d'un seul réseau, moyennant le paiement préalable des prix suivants :

Pour un réseau (valables un an et pour : toutes les classes, 240 fr. ; 2^e et 3^e classes, 160 fr. ; 3^e cl., 100 fr. Valables six mois et pour : toutes les classes.

La Généalogie de la morale (de)	3	3 50
Par delà le Bien et le Mal (trad.)	7	7 60
Weisopp et G. Art.	2	2 50
La Volonté de puissance (trad. H. Albert)	5	5 60
De Kant à Nietzsche (trad. de Gauthier)	3	3 50
La Morale de Nietzsche (P. Lasserre)	3	3 50
L'Arménie, son histoire, sa littérature, son rôle en Orient (Archag-Tchobanton), introduction d'Antoine France.	1	1 20
Le Trésor des Humble (Maurice Malerinck)	3	3 50
Les Massacres d'Arménie	3	3 50
La Fiction universelle (J. de Gauthier)	3	3 50
Dans les bas fonds (Maxime Gorki)	3	3 50
Les Vagabonds (Maxime Gorki)	3	3 50
Introduction à une chimie unitaire (Aug. Strindberg)	1 35	1 50
Les Forces tumultueuses (E. Verhaeren)	3	3 50

LIBRAIRIE P. V. STOCK

Douleur universelle (Sébastien Faure), nouv. édition.....	2 75	3 25
Autour d'une vie (Kropotkin)	2 75	3 25
L'Amour libre (Ch. Albert)	2 75	3 25
L'Individu et la Société (Grave)	2 75	3 25
L'Individu, son but, ses moyens (Grave)	2 75	3 25
La Grande famille (Grave)	2 75	3 25
Dien et l'Etat (Bakounine)	2 75	3 25
En marche vers la société nouvelle (Cornelissen)	2 75	3 25
Biribi (Darien)	2 75	3 25
Soupes, nouvelles (Descaves)	2 75	3 25
Sous la casaque (Dubois-Descaille)	2 75	3 25
Physiologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon)	2 75	3 25
La conquête du pain (Kropotkin)	2 75	3 25